

césar aira

le président



Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Christilla Vasserot

 christian
bourgois
éditeur

LE PRÉSIDENT / CÉSAR AIRA

Dans les rues de Buenos Aires, un homme, chaque nuit, sort incognito de son palais somptueux et déambule sous le déguisement le plus humble, en fredonnant une mélodie qui berce les rêves de ses concitoyens. Cet étrange promeneur nocturne n'est autre que le Président de la République. Il erre dans le dédale des ruelles et de sa mémoire, à la recherche de l'homme qu'il fut jadis et dont les fastes du pouvoir l'ont irrémédiablement éloigné. Fasciné par une femme qui a toujours réussi à faire le bon choix là où d'autres se trompaient, il tente de percer le mystère de son guide intérieur pour en partager le secret avec les Argentins.

Sous la satire politique et le conte aux accents de légende urbaine, le nouveau roman de César Aira, sans jamais se départir de son humour coutumier, dévoile la part la plus crépusculaire d'un écrivain qui, de livre en livre, ne cesse d'interroger les fragilités de la condition humaine.

César Aira est né à Coronel Pringles, dans la Province de Buenos Aires en 1949. Romancier, nouvelliste, essayiste, dramaturge, traducteur, il a publié à ce jour plus d'une centaine de livres. Il est considéré comme l'un des écrivains sud-américains les plus importants et a reçu le prestigieux Prix Formentor en 2021 pour l'ensemble de son œuvre.

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Christilla Vasserot.

« Une fois que vous avez commencé à lire César Aira, vous ne pouvez plus vous arrêter. »

Roberto Bolaño

LE PRÉSIDENT

du même auteur
chez Christian Bourgois éditeur

ESQUISSES MUSICALES

LE TILLEUL

PRINS

LE CONGRÈS DE LITTÉRATURE

LE TESTAMENT DU MAGICIEN TÉNOR

LES FANTÔMES

J'ÉTAIS UNE PETITE FILLE DE SEPT ANS

LA PREUVE

LE MAGICIEN

LE PROSPECTUS

LES NUITS DE FLORES

VARAMO

du même auteur
dans la collection « Titres »

ANNIVERSAIRE

CÉSAR AIRA

LE PRÉSIDENT

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Christilla VASSEROT

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
El Presidente

© César Aira, 2019

This edition is published by arrangement with Literarische
Agentur Michael Gaeb in conjunction with its duly appointed
agent Books And More, Paris, France. All rights reserved.

© Christian Bourgois éditeur, 2022,
pour la traduction française

ISBN : 9782267045550

Cela n'arrivait pas que dans les contes orientaux. En plein Occident, dans un pays aussi peu féru de magie et de mysticisme que l'Argentine, le Président sortait la nuit incognito, pour se mêler au peuple et palper en personne ses heurs et malheurs. Passé minuit, une petite porte s'ouvrait à l'arrière de la Casa Rosada, le palais présidentiel, et une ombre furtive se faufilait et s'éloignait d'un pas rapide à travers les rues sombres, longeant banques et ministères, des bâtiments déserts et fermés à cette heure tardive, pour se rendre dans les quartiers populaires, là où la vie ne s'arrêtait pas en dehors des heures de bureau. Une fois là-bas, il marchait d'un pas plus lent, observateur, et le monde qu'il présidait s'ouvrait à lui.

Il n'en tirait pas le moindre profit politique, n'en cherchait pas non plus et gardait cette activité

secrète. Sa motivation, parfaitement étrangère à la politique, était l'amour. Lorsqu'il se trouvait dans sa sphère d'influence, ce sentiment l'immunisait contre les ardeurs de ses opposants qui, pendant que lui laissait son cœur s'enfoncer dans la nuit des humbles, conspiraient sans fermer l'œil pour que son mandat prît fin avant terme et cherchaient dans les archives des preuves de corruption ou de comptes secrets à l'étranger. Tard dans la nuit, le sommeil des âmes avait raison de la division des pouvoirs, rendait tous les hommes égaux sous le voile de la compassion, et le Président, de par sa fonction, était tous les Argentins, et tous les Argentins étaient lui.

Il regardait avec une curiosité passionnée les couche-tard qui semblaient s'agglutiner sur des îles de lumière précaire. Le bus qui passait, violemment éclairé, avec à son bord quelques rares passagers somnolents, la pizzeria où s'attardaient les derniers clients, le couple d'amoureux enlacés contre une porte cochère. Son anonymat était garanti car personne, absolument personne n'aurait pu le reconnaître d'après les portraits officiels. Un passant lui lançait un regard étonné, éprouvant un je-ne-sais-quoi indéfinissable, et toute sa vie, sans doute, il garderait cette sensation d'avoir vécu une expérience à nulle autre pareille, sans jamais savoir

laquelle. Le Président, à son tour, se sentirait responsable de cet homme, comme s'il l'avait rêvé.

La ville guidait ses pas, comme une histoire interminable. Derrière les façades, toutes sortes de drames avaient eu lieu, sérieux ou drôles, graves ou pas. Eux aussi faisaient partie de la juridiction du rêve; tous brûlaient d'une même envie de réalité, attendaient que la chance vînt à tire-d'aile les sortir de là où ils se trouvaient pour les conduire jusqu'à la patrie des grands désirs, jusqu'à l'impossible. Le Président, en sa qualité d'Homme Providentiel, était habilité à intervenir, mais il aurait alors privé le destin de ses plus belles imminences, raison pour laquelle il s'en abstenait. Les Argentins allaient devoir se débrouiller tout seuls. Cette sévère limitation était à ses yeux l'expression poétique de l'humain, de la compassion et du bon sens.

Le plasma de son électorat, aux heures mortes de la nuit, se manifestait sous des formes diverses, que ce soient les jeunes gens qui usaient leur santé et leur énergie dans la perte de temps et les drogues bon marché, ou le vieil homme qui marchait à grand-peine mais se cramponnait à la vie.

Ou bien encore ceux qui fouillaient les poubelles, les plus pauvres parmi les pauvres, qui jusqu'au lever du jour, et sans le moindre ressentiment social, négociaient leur désespoir dans leurs chariots. Quelle humanité. Et dans le ciel,

les étoiles, que l'on avait du mal à distinguer en raison de l'éclairage artificiel de la ville formant un globe jaune que seules les vues les plus perçantes parvenaient à traverser, les étoiles étaient les âmes des Argentins morts, les plus brillantes celles des Présidents l'ayant précédé. Et la Lune, pendant ce temps, marquait les heures en avançant.

Son secret était à l'abri, car personne n'aurait pu ne serait-ce qu'imaginer ces excursions nocturnes d'un Président. Nul n'en connaissait le modèle, car les contes orientaux dont il était issu n'étaient plus à la mode, les lecteurs leur ayant préféré de vigoureux romans réalistes abordant des problématiques sociales d'actualité. Et puis aussi parce qu'un chef d'État était tenu pour un homme bien trop occupé à réunir son cabinet, à signer des décrets et à inaugurer des monuments pour faire autre chose que dormir la nuit, harassé.

De sorte que personne ne lui avait associé une légende urbaine qui n'avait cessé de grandir ces dernières années, malgré le fait que ces années coïncidaient justement avec celles de son administration. Ce qui avait grandi avec l'air d'une vaine invention

du rêve était l'existence d'une petite mélodie désincarnée parcourant les rues aux heures les plus sombres de la nuit. Personne n'y croyait vraiment, mais elle avait persisté, toujours à voix basse. Ils ne croyaient plus aux belles histoires, ils ne croyaient plus à rien, les Argentins, tant ils avaient été (tant ils s'étaient) trompés, alors ils planquaient les histoires comme un trésor enfoui, comme une promesse de l'imagination et de la couleur qui manquaient à leurs vies dominées par la prose de l'économie.

La petite mélodie flottait de-ci de-là dans le labyrinthe de la ville endormie, affranchie du temps. Certains juraient l'avoir entendue au retour d'un dîner, ou depuis leur lit, par une nuit d'été, fenêtres grand ouvertes. Personne, en revanche, n'était capable de la reproduire, ce n'était pas faute d'essayer, mais c'était une mélodie peu commune, qu'ils n'avaient entendue qu'une seule fois, et de loin, ils ne savaient pas s'ils l'avaient entendue vraiment ou s'ils l'avaient imaginée. Tout ce qu'ils pouvaient dire, c'est qu'elle ne ressemblait à aucune autre chanson de celles qui passaient à la radio. Elle avait quelque chose d'ancien...

Oui, elle était ancienne, mais de cette brève antiquité qui est celle d'un homme: l'enfance. Et cet homme n'était autre que le Président. Il la fredonnait durant ses promenades, d'une voix basse et flûtée, si basse qu'à une heure moins silencieuse nul

n'aurait pu l'entendre. Lui-même, étourdi, pensait marcher en silence. La répétition sans variations de ces quelques notes ne l'ennuyait pas car, en réalité, il ne chantait pas, il ne jouait pas de la musique : il faisait comme les enfants que l'on envoie dans une forêt plongée dans les ténèbres pour cueillir des baies, il s'accompagnait de sa voix comme d'un talisman contre la peur.

Il n'avait pas peur mais, sans vraiment le faire exprès, il invoquait la compagnie d'un autre, de l'enfant qui un jour avait chanté ces mêmes notes. C'était son ami d'enfance, le Petit Birrete. Ils étaient différents à bien des égards – origines sociales, caractères, goûts et penchants – mais il faut croire que les contraires s'attirent, ils étaient donc devenus inséparables. Le Petit Birrete, un gamin de la rue, était le meneur de leurs équipées à deux, dont le but était de connaître le monde tel qu'il se reflétait dans le prisme des quartiers marginaux de la grande ville. L'autre, celui qui ne rêvait même pas d'être un jour Président, était ensorcelé par la présence de l'enfant pauvre, il découvrait en lui les terres inconnues de la marginalité dont les siens lui cachaient l'existence. Dans son milieu, on prétendait que l'Enfant Pauvre était un mythe, une figure imaginaire et obligée des histoires d'orphelins et de laissés-pour-compte, des péripéties de la survie, interdites dans la réalité du rejeton de la bourgeoisie. Il ne fallait

donc pas s'étonner qu'il s'éprît de ce spécimen tout droit sorti des contes de fées.

Le drame se déclencha quand le Petit Birrete entra pour la première fois chez son ami. Il s'y était jusque-là refusé, impressionné par ce qui lui semblait être une luxueuse demeure où l'on se moquerait de ses vêtements reprisés et de ses souliers troués. Aux fréquentes invitations, au retour d'une équipée, il répondait de façon évasive ou s'inventait des choses à faire : sa mère avait besoin de lui pour une course, ou bien il devait aller chercher ses petits frères à la soupe populaire ; il ne manquait pas d'excuses, les pauvres n'en manquent jamais.

Et puis il finit par oser, et ses réticences disparurent face à l'accueil chaleureux qui lui fut réservé. Cela faisait un moment que la maison résonnait de son éloge enthousiaste et tout le monde brûlait de connaître le petit bonhomme. Ils tentèrent de dissimuler tant bien que mal la curiosité qui les rongait, ils ne voulaient surtout pas qu'il se sente comme une bête de foire, ne serait-ce que par respect pour leur fils. Plus qu'une vaste demeure, c'était une modeste maison meublée avec mauvais goût, certes, mais leur hôte découvrait le skaï et le formica, et devant une table basse il faisait preuve de cette adoration révérencieuse qui est celle du dévot devant l'autel. La famille amusée suivait ces émerveillements, avec une tendresse grandissante,

qui ne tarderait pas à se transformer en compassion horrifiée. Cette dernière doublée de culpabilité, parce qu'ils avaient chargé l'enfant de tout ce qui leur manquait dans la vie : l'humilité des pauvres, le sacrifice, l'outrance sexuelle qui faisait proliférer la descendance. Tout ce dont ils l'avaient chargé finit par pourrir à l'intérieur de lui. Au contact de la classe moyenne, son petit corps chétif fut secoué comme s'il avait reçu une décharge électrique. Il ne résista pas au choc, qui eut pour effet de désagréger son esprit : il sombra dans la folie.

La famille assista impuissante à l'avancée du mal. Ce fut rapide. La démence s'empara de lui, avec tout son poids de confusion et de tristesse. Le dénouement fatal ne se fit guère attendre. Cet épisode affecta profondément son ami. Il refusait d'y croire ; il n'y crut jamais. Pour lui, la folie était l'opposé de la mort qu'il identifiait, comme bien d'autres, à un impeccable syllogisme dicté par la Raison et déclamé par la science médico-légale. Mais il finit par s'en remettre, et le tombeau qu'il édifia en mémoire de son ami fut sa carrière politique, qui le mena aussi haut qu'il lui était possible d'arriver.

Il en resta profondément affecté. Ses parents remarquèrent le désarroi dans lequel il était plongé et, pour le ramener à la normalité, actionnèrent tous les mécanismes commandés par leur dévouement

et leur angoisse. Jamais ils n'avaient vécu pareille épreuve. Ils eurent recours aux explications les plus rebattues par le bon sens populaire, tout en sachant que, dans ce cas précis, on avait affaire à des fils subtils formant des nœuds difficiles à défaire dans la tête de leur enfant. Ils comptaient sur l'autorité paternelle, qui à l'époque jouissait encore d'un certain prestige, pour faire la moitié du travail. L'autre moitié, ils la confieraient au temps, qui guérit tout. Le cœur du problème, ils s'en rendaient bien compte, c'était que le gamin n'arrivait pas à accepter la réalité des faits. Il n'avait pas l'expérience des adultes, acquise dans la douleur, celle dont on a besoin pour admettre que, quand c'est fini, il faut se résigner, chercher un substitut, oublier. C'étaient des gens simples, dénués de complications, qui savaient s'adapter. Ils ignoraient ce qu'est un traumatisme.

« Fais comme s'il était mort », lui disaient-ils. Et ils ajoutaient, pour donner une forme concrète à leur conseil, « comme pour tes grands-parents », à qui ils apportaient des fleurs au cimetière de la Chacarita le premier dimanche de chaque mois.

Ils le lui disaient avec les meilleures intentions du monde, mais ils ne parvinrent qu'à le déconcerter davantage. Le peu qu'il avait réussi à assimiler de cette situation lui échappait soudain. « Il n'était pas censé être mort ? se demandait-il. Pourquoi

est-ce que maintenant je dois faire “comme s’il était mort” ? » Il envisageait, car malgré son jeune âge il était conscient de sa supériorité intellectuelle sur ses parents, la possibilité que ces derniers se soient mal exprimés. Mais il arrive qu’une maladresse d’expression en dise plus long qu’un discours soigné et correct (bien plus long).

En l’occurrence, il y avait une fissure dans la réalité des faits, par où filtrait l’irréalité. C’était, pensait-il, la racine du problème qui le perturbait à ce point. Le Petit Birrete avait été sa boussole dans la réalité, qui était pour lui une terre inconnue. Jusque-là, il avait attribué la supériorité de son ami en la matière à leur différence de milieu social. Son instinct de justice naissant lui soufflait que les pauvres devaient bien avoir quelque avantage pour compenser leurs carences ; par exemple, l’avantage de savoir s’orienter en dehors de la pensée. Mais soudain il se sentait pauvre, et il était plus perdu que jamais. Alors il chercha une autre explication, et c’est dans la taille qu’il la trouva.

En effet, le Petit Birrete avait usé du privilège de ses dimensions exigües. Que cela fût la conséquence ou non de l’alimentation déficiente d’un foyer à faibles revenus avec de nombreuses bouches à nourrir, il avait su en tirer profit. Il avait su voir que la réalité n’était pas lisse et plate, contrairement à ce que pensaient les Argentins jouissant d’un pouvoir

d'achat moyen ou élevé, d'un bon salaire, avec prime de fin d'année et prestations sociales. Pour eux, il suffisait de se laisser glisser sur des surfaces polies, aussi resplendissantes que possible, d'où cette tendance à passer sans s'arrêter. Mais, dans les faits, la réalité était toute trouée, ses anfractuosités étaient nombreuses, leurs profondeurs variables et imprévisibles.

Tel avait été l'avantage du Petit Birrete. Sa taille lui permettait d'entrer par tous les trous, aussi minuscules fussent-ils ; il s'adaptait avec une flexibilité insolite à leurs contours les plus biscornus, comme s'il avait grandi à l'intérieur, à la façon de ces petits chats que les Japonais enfermaient dans des flacons pour qu'ils en gardent la forme en grandissant. Du coup, la réalité, cette machine à déconcerter les humains, n'avait plus de secrets pour lui.

Dans ces conditions, il était voué à devenir la table d'orientation de son camarade qui, bien qu'étant un enfant aux membres délicats, n'aurait pas pu fourrer le moindre doigt dans l'un des trous de la réalité. Encore moins son corps tout entier, comme le faisait le Petit Birrete en remuant tel un atome dans les concavités ou cornes inversées qui interrompaient sa course. Une fois submergé, il perdait la perspective. Certes, mais sa gestion du détail était incomparable.

En se retrouvant tout seul, il grandit soudain. Il démonta de ses mains tremblantes le Petit Birrete, défit chacune de ses coutures et le déplia jusqu'à ce que toutes ses formes, nombreuses et variées, se dissipent sur une surface unique. Mais, loin de révéler son secret, il le rendit à jamais insaisissable.

À la vue de ce résidu pathétique, se voyant lui-même dans le miroir, il ressentit l'horreur et la terreur de l'existence. Se retrouver dans le monde était l'expérience la plus terrible qui fût, l'immense fragilité de l'être vivant le condamnait à la peur, à l'ignorance de tout, et sa bouche, désormais gueule bestiale, s'ouvrait dans un hurlement de douleur.

Mais il y avait pire encore : ne pas comprendre pourquoi il était le seul être habité par ce sentiment atroce. Les autres n'étaient donc pas dans la même condition ? Ils l'étaient, pourtant ils semblaient calmes, comme si aucune force puissante et destructrice ne les menaçait. Ils avaient même l'air contents, ils riaient, leurs parents leur achetaient la revue *Billiken* et ils découpaient la Casita de Tucumán pour la coller dans leur cahier... C'était comme si tous avaient un Petit Birrete caché au fond de leur poche, tous sauf lui.

Cette crise, on ne pouvait en réchapper qu'en devenant Président, et tel fut son destin, le sombre besoin qui le mena à cette fonction. Il avait perdu un trésor merveilleux, en forme de petit homme,

mais il avait reçu une importante leçon, qui lui fut bien utile pour gouverner. Son regard compatissant embrassait les hommes et tout ce qui les concernait. Quand du fin fond de la nuit une rafale de vent provenant de la Réserve Écologique secouait la cime des arbres, et qu'il était la seule âme en éveil au beau milieu du Grand Sommeil, il ressentait le battement de tout ce qui se trouvait hors de lui.

Le second personnage qui entra dans sa vie pour y rester fut Xenia, la femme du mystère. Un mystère bien à elle, précédé d'un autre, qui aurait pu être celui de n'importe quelle autre femme, et qui tenait dans cette formule banale, ici adaptée aux circonstances : est-ce qu'elle m'aime pour moi ou parce que je suis Président ? Impossible de déduire quoi que ce soit des signes émanant d'elle. Il aurait fallu cesser d'être Président pour en avoir le cœur net, or c'était impossible : il devait aller au bout de son mandat, jusqu'au dernier jour, car une rupture de l'ordre constitutionnel, vu les antécédents nombreux dans l'histoire de ce pays, aurait été catastrophique.

Attendre d'arriver au terme ? Cela semblait être la solution la plus raisonnable. En fait non. Car l'attente avait besoin d'un temps réel pour se développer, et il n'y aurait rien de tel tant qu'il serait Président. La promesse sur laquelle il avait fondé sa campagne était de ne jamais transiger avec la réalité.

césar aira
le président



Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Christilla Vasserot

 christian
bourgeois
éditeur

Le Président César Aira

Cette édition électronique du livre
Le Président de César Aira
a été réalisée le 27 janvier
par Christian Bourgeois éditeur.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
ISBN : 9782267045536
ISBN PDF : 9782267045550
Numéro d'édition : 2527